Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 33 (1996)
Heft: 1273

Rubrik: Chômage

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une exposition pour éclairer l'image brouillée du chômeur

Le chômage occupe une salle du Musée historique de Lausanne. Après Zurich, c'est sur les bords du Léman qu'accoste l'exposition «Travaille qui peut!», montée par l'Œuvre suisse d'entraide ouvrière (OSEO) et le Musée national.

CETTE EXPOSITION a été annoncée en Suisse romande par un catalogue bilingue, paru au début de l'année. Sur la couverture, un étrange puzzle: statue africaine? trophée sportif? Il s'agit d'un timbre pour feuille de chômage. Le message est clair: le chômage destructure et brouille l'identité.

Le chômage n'a pas toujours existé. Pour inventer le chômage, il a fallu d'abord inventer le travail salarié; il a fallu extraire des champs ceux qui travaillaient la terre, pour les mettre à la ville, à l'usine, à la mine. Ça n'a pas été une mince affaire de les éduquer, les faire arriver à l'heure, de les rendre consciencieux, obéissants, appliqués. On leur a appris à bien se tenir après le travail, à ne pas trop boire et tout dépenser le premier jour, – à ne gaspiller ni son argent, ni sa santé.

Vagabonds, fous, et chômeurs

Lors de ce long processus il arrivait régulièrement que la matière première manquât: le travail. Les travailleurs devenaient alors «sans emploi». Pour les distinguer des vagabonds, des fous, des estropiés, on les a appelés «chômeurs». C'est leur histoire, la nôtre hier ou demain, que nous pouvons suivre dans le catalogue et l'exposition.

Le visiteur passe d'abord sous le joug de la courbe de chômage, spirale s'en allant presque crever le plafond. En face, un tableau de Hodler représentant à choix, un «vieux», un «sans-emploi» ou un «chômeur»: indécision face à ce nouveau problème. A côté, une «machine à faire des statistiques», ancêtre bien lointain de nos ordinateurs, qui servait aux premiers traitements de données sur les sans-emplois. Dans ces parages se trouve aussi une installation de Pascale Wiedmann: neuf coucous-suisses, en carré parfait, qui sonnent régulièrement comme ils savent si bien le faire. Ce ne sont cependant pas des petits oiseaux qui surgissent, mais des timbres du bureau de chômage, qui viennent avertir que le nombre d'indemnités n'est pas illimité. Il y a aussi un petit jeu amusant: il faut désigner dans une photo de groupe le, la, les chômeurs ou chômeuses: c'est le plus vieux, la plus noire, le plus «zazou»?

Ensuite, il faut choisir le sens de la visite. A gauche, à travers des barreaux dorés, on passe par l'assistance; à droite, sous une banderole, par l'assurance sociale. Rappelons que l'assurance chômage obligatoire n'existe en Suisse que depuis 1976, – hier.

Passons sous la banderole. Un drapeau syndical rappelle que la première assurance chômage a été mise sur pied par les syndicats. Tout près se trouve une installation, «La boîte à chômage», réalisée par Pierre-Yves Gruaz, en bois et en plastique. Cette «boîte» donne à la personne qui est à l'intérieur une vision trouble et déformée. Ceux qui regardent la personne à l'intérieur la voient aussi trouble et déformée.

On passe ensuite entre des ballots d'habits récupérés par des chômeurs en programme d'occupation (PO). Dans ce passage se trouvent des objets créés lors de cours ou de PO: radios personnalisées, objets en bois, montre molle... En continuant, on tombe dans le secteur de l'assistance sociale que l'on avait tenté d'éviter. Là, on découvre les colonies de travail – dont deux ont fêté leur centième anniversaire et sont encore «en service», à Frauenfeld et Gampelen – dans lesquelles les miséreux, dont les sans-travail, étaient nourris-logés contre des travaux, dans les champs, ou dans les canaux avec des bottes métalliques (protection ou boulet?). Dans un beau cadre en bois, d'origine, sont joliment arrangées les étoiles du «Secours d'hiver»; sur une table mise, une tire-lire attend les piécettes que les salutistes mettent avant de commencer leur repas; pas loin la marmite-crousille et les bas-de-laine munis d'un manche pour recueillir l'aumône des passants.

«Travaille qui peut!»
Musée historique de Lausanne
du 18 octobre au 12 janvier
Ma-Di 11-18h, Je 11-20h
Dès le 17 octobre: exposition de photos de Peter Püntener sur l'esplanade de la Cathédrale.
Samedi 19 octobre: journée d'information dans le Musée historique et sur l'esplanade.
Spectacles, débats, performances, films: renseignements au 021/312.84.54

S'insérer dans une faille

A la fin de l'exposition, on se retrouve devant plusieurs scénarii possibles: le chômeur, chez lui, équipé pour la télé-recherche d'emploi d'un ordinateur-fax-modem, essaie de s'insérer dans une faille du système. On peut aussi essayer d'enfermer ou de cacher le problème dans un temple-musée. Bien entendu, il reste également le jeu de hasard, mais est-ce bien sûr? Un tableau de Fahrni nous présente une vision de la Suisse si polie, si lisse, si hermétique, que l'on se sentirait coupable d'imaginer des solutions plus radicales.

L'exposition et le catalogue ont été réalisés par des chômeurs et chômeuses engagés dans un programme d'occupation, organisé par l'OSEO. Tout a commencé en juillet 1994, et depuis, 42 collaboratrices et collaborateurs se sont succédés, pour des tranches de travail de six mois. Pour mener à bien un travail intellectuel d'une telle ampleur, on mesure les difficultés à rassembler toutes les pièces du puzzle.

On voit aussi les frustrations des participants: commencer un travail dont la réalisation finale sera donnée à d'autres; terminer un travail dont on n'a pas participé aux prémices.

Ce travail, si collectif alors que le chômage enferme chacun dans sa bulle désocialisée, nous renvoie, par la profondeur de ses réflexions, au gâchis intolérable qu'est la mise à l'écart de membres de la société, et à notre incapacité de venir à bout de ce fléau. CP

Travaille qui peut!, OSEO et Musée national, LimmatVerlag et Editions d'en bas, 1996.